

Mais l'heure de l'émancipation a sonné, aussi bien dans l'alcôve que dans l'isoloir. Comme à l'époque de la Grande Catherine et de Messaline, les appétits de la femme ont désormais atteint un degré tel qu'ils dépassent les ressources sexuelles masculines, limitées par la nature. Ce qui épaissit plus encore le mystère de cette recherche persistante d'érotisme. En effet, on pourrait se demander pourquoi, alors qu'il n'est déjà pas de taille à affronter la réalité, l'homme se complait dans les débordements purement imaginaires de la pornographie. Un psychiatre pourrait fort bien répondre que l'attrait majeur de tout ouvrage érotique tient à la perfection absolue des scènes sexuelles qui le constituent.

ARMAND COPPENS

mémoires d'un libraire pornographe

PRÉFACE D'EMMANUEL PIERRAT





mémoires
d'un libraire
pornographe

avec la collaboration de sa femme,
Clémentine, épuisée,
et de son lointain amant

Qu'Anne-Sylvie Homassel soit ici remerciée.
Cette édition lui doit quelques pages inédites en français.

© Tous droits réservés

© Les Éditions du Sonneur, 2011

Titre original : *The Memoirs of an Erotic Bookseller*

Édition originale en anglais : Luxor Press Ltd., 1969

Édition originale en français : Marie Concorde Éditeur, 1970

ISBN : 978-2-916136-35-6

Dépôt légal : mars 2011

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ARMAND COPPENS

mémoires d'un libraire pornographe

avec la collaboration de sa femme,
Clémentine, épuisée,
et de son lointain amant

Traduit de l'anglais par Françoise Maleval
Préface d'Emmanuel Pierrat



PRÉFACE

Mémoires d'un libraire pornographe, publié initialement il y a quarante ans, a gagné son pari : il est devenu un volume indispensable à tout collectionneur de *curiosa*, mais surtout un classique pour les amoureux d'anecdotes littéraires. Sa réédition, dans une version française revue et corrigée, le prouve.

Édité sous pseudonyme en Angleterre en 1969 et en France en 1970, notre libraire s'est vite imposé comme l'une de ces savoureuses bizarreries littéraires, où se mêlent portraits de personnages fantasques, histoire de l'édition et de la censure, description des réseaux clandestins de diffusion des livres sulfureux...

Ce sont ces ingrédients inattendus qui en constituent la succulence toute particulière. Car il faut bien admettre que notre homme, même caché sous le nom d'Armand Coppens, s'inscrit avec noblesse dans plusieurs grandes lignées. Il a étudié les mathématiques, puis est passé à la collectionnite, avant de devenir courtier en ouvrages éro-

tiques et de s'installer comme libraire. Ces différents postes d'observation l'autorisent à disserter sur la passion des livres ne se lisant que d'une main, à commenter le commerce des faux, à porter un vrai jugement sur la littérature et les illustrations qui mettent le rose aux joues, tout en croquant des individus hauts en couleurs, qu'il s'agisse de confrères, d'amis, de clients, dans des digressions parfois bien éloignées du propos principal, mais le plus souvent autant cocasses que délectables.

La bibliophilie a constitué le creuset essentiel de l'érudition dans un domaine longtemps dédaigné par l'Université. Coppens ne déroge pas à la règle, en rappelant sans cesse au lecteur ses trouvailles, en délivrant ses sentences sur les chefs-d'œuvre du second rayon. Les grands obsédés qui l'ont précédé ont tous mis la main à la tâche. Certains sont passés à la postérité littéraire.

Henry Spencer Ashbee – toujours soupçonné d'avoir rédigé *Ma vie secrète*, cette autobiographie d'un érotomane publiée en douze volumes sous le règne de Victoria – a ainsi établi un remarquable *Index of forbidden books*.

Guillaume Apollinaire fut non seulement l'auteur de livres voluptueux, au premier rang desquels *Les Onze Mille Verges*, mais édita aussi, de façon officielle, les textes les plus lestes des grands écri-

vains à l'enseigne des « Maîtres de l'amour » ; il fit de même, mais sous le manteau, dans des versions plus complètes et cette fois non abrégées, avec les mêmes volumes – ou d'autres plus audacieux encore, impubliables *in extenso* au grand jour. Aidé de ses comparses Fernand Fleuret et Louis Perceau, il alla jusqu'à rédiger le premier catalogue de l'Enfer de la Bibliothèque nationale, ce lieu où sont référencés les livres d'accès plus que restreint.

Le merveilleux Pascal Pia reprit le flambeau, après avoir publié clandestinement, avec son complice René Bonnel, de nombreuses *curiosa*. On lui doit le recensement complet des livres de l'Enfer, au sein duquel se sont glissés quelques-uns des ouvrages qu'il a lui-même édités, et sur lesquels ce grand mystificateur s'amuse à donner de vrais indices ou à berner les candides. La facétie, comme chez Coppens, va de pair avec la science des livres se jouant des autorités et de la morale.

Ce sont donc à des collectionneurs que les spécialistes doivent la *Bibliographie du roman érotique au XIX^e siècle*, *Les Livres de l'Enfer*, son pendant anglais, *The Private Case*, la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage et des livres facétieux, pantagruéliques, scatologiques, satyriques, etc.*, la *Bibliotheca arcana*, le *Register of erotic books*, le *Thesaurus eroticus linguae latinae*, etc.

Certains de ces érotomanes ou de ces séditieux ont glissé, tel notre Coppens, des indications au fil de leurs souvenirs, d'autres ont choisi le classement rigoureux par éditeurs ou par époques. De plus hardis ont recensé tous les ouvrages anonymes ou encore les romans à clés. Se dissimulent aussi dans cet incroyable égrenage de titres au vice apparent, des catalogues très spécialisés, telles la *Bibliotheca scatologica*, la *Bibliographie jaune* (le « jaune » en question désignant alors un cocu et non un urologue...) ou encore la *Bibliographie cléricalgalante*, qui énumère les « ouvrages galants ou singuliers sur l'amour, les femmes, le mariage, le théâtre, etc. écrits par des abbés, prêtres, chanoines, religieux, religieuses, évêques, archevêques, cardinaux et papes ». Et voilà l'arroseur arrosé ! Coppens, là aussi, fils turbulent mais fidèle de l'église des grands obsédés, attaque ses mémoires en prenant pour décor une villégiature monastique.

La première aventure qu'il narre, et qu'il situe à Paris, concerne la magnifique édition illustrée du *Manuel d'érotologie* de Forberg. Car l'iconographie tient un rôle central dans le sort et le statut de nombre de livres grivois. Elle accompagne et colore soudain d'un rose très carmin nombre d'ouvrages, qu'ils soient de fiction ou scientifiques. Une brassée de dessins rend parfois pornographique

un volume dont le texte est relativement pudique. Les planches d'illustrations circulent parallèlement aux romans de Genet ou de Cocteau et rendent explicite le sens des ouvrages même aux plus illettrés des censeurs.

En sus de son penchant pour l'illustration, notre ami montre un goût très sûr pour les grands auteurs. De fait, le bonheur du collectionneur comme du professionnel s'accroît à la redécouverte des grands noms de la littérature et des arts qui se sont essayés à la fronde et ont fini au catalogue des Enfers.

Coppens nous livre une fois de plus la preuve que les écrivains de génie ont presque tous voulu éprouver leur don au genre érotique, avec plus ou moins de clandestinité et de succès. La plupart se sont cachés derrière l'anonymat ou des pseudonymes que les initiés connaissent, à force de recherches, de recoupements, d'examen des styles, des dates et des archives. D'autres, moins nombreux, se sont avancés à ciel ouvert.

L'Enfer de la Bibliothèque nationale a accueilli – parfois sans le savoir – Guillaume Apollinaire, Louis Aragon ou l'Arétin. Ils concourent avec Cocteau, Crébillon fils, Théophile Gautier, Jean Genet, Pierre Guyotat, André Hardellet, Hoffmann, Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud, Pierre Louÿs, Henry

Miller, Mirabeau, Radiguet, Andréa de Nerciat, Benjamin Péret, Stendhal, Théophile de Viau, etc. *Mémoires d'un libraire pornographe* prend soudain des allures de Lagarde et Michard pour adultes...

Et ce sans compter les grands écrivains qui se sont révélés dans l'outrance, de notre marquis favori à Rétif de la Bretonne, en passant par Casanova de Seingalt, Juvénal, Anaïs Nin, Martial, Pétrone ou Sacher-Masoch.

Coppens aborde évidemment les stratégies pour déjouer la censure, rendant ses péripéties littéraires d'autant plus hilarantes.

Certains ouvrages sont simples à repérer et à cataloguer : leurs éditeurs, candides ou confiants, n'ont pas vu la sentence venir et les ont commercialisés officiellement, avant de finir au tribunal, en prison ou, rarement, de passer à travers les mailles du filet. Mais les vrais pornographes, les facétieux, les rebelles, les anticléricaux ont vite appris les vertus de la publication « sous le manteau ». Les livres qu'ils ont fait imprimer sont conçus pour dérouter les autorités, incarnées en première ligne par la maréchaussée.

Le nom de l'auteur est alors un pseudonyme, quand le volume ne sort pas sous couvert du total anonymat. Certains artifices, jouant de l'anagramme, sont simples à découvrir : Ollican, qui

s'affiche comme l'auteur du *Traité des eunuques*, désigne Charles d'Ancillon.

Ce « pseudo » prend parfois des allures plus taquines, de Tap-Tap à P.-D. Rast, en passant par Olga du Braquemart.

Le faux patronyme peut aussi disparaître ou changer avec le temps et les retournements de régime. La « mission » – quasi christique... – du bibliophile, qui traque la vérité pour l'égoïste cachottier qu'il est parfois, est alors soudainement facilitée ou devient au contraire (selon la formule consacrée) « impossible ».

À l'instar de l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur d'un libelle clandestin se dissimulent aussi. Et leur « signature », quand elle est apposée, poétise, plaisante ou provoque : s'entremêlent, dans les rayonnages, des volumes mentionnant qu'ils sont publiés, au choix, « À Paphos, de l'Imprimerie de l'Amour », « À Cologne, à la Couronne des Amours », « À Lausanne, au Verger des Amours », « À Amsterdam, à l'Enseigne de la Liberté choisie », « Sous le manteau de la cheminée pour les amis de C. C. », « À Reims, à l'Enseigne du Pied de Biche », par « Le Musée secret du Bibliophile français », « À Bombay, Imprimerie des Bibliophiles », « À Constantinople, de l'Imprimerie du Mouphti », « À Foiropolis, chez le docteur Chirouec, rue de la Torchette, 1761. Tiré

à cent exemplaires sur papier fort de Hollande » (pour... *La France constipée*), « À Bikini, aux dépens de quelques amateurs », « À Constantinople, l'année présente », « Au Cap-Vert, Éditions fugitives », « À Papeete, Les Bibliophiles créoles », « Aux éditions de l'Idée libre », « À Paris, rue de l'Échelle, en Suisse, à Londres, en Prusse & en Hollande chez tous ses créanciers »...

Le titre même peut varier d'une édition à l'autre, pour dérouter encore et toujours la gendarmesque. Persuadée qu'il faut saisir *Les Mémoires de Fanny Hill*, chef-d'œuvre du XVIII^e siècle écrit par l'Anglais John Cleland, elle néglige sa réédition aussitôt rebaptisée *La Fille de joie*.

Le tour le plus facile à jouer reste celui de la fausse date de publication. Celle qui orne la couverture ou figure au colophon est bien souvent antérieure de plusieurs années à celle, réelle, de l'impression. Car ainsi, la police, si elle met la main sur un exemplaire égaré en librairie, croit qu'il ne sert à rien de s'épuiser à courir après un tirage si ancien qu'il est sans doute déjà disséminé et ne repose plus en piles dans l'entrepôt de ses géniteurs.

Coppens nous promène dans cet univers singulier. Le lecteur le devine facilement flamand et se doit de le rattacher à une filiation géographique éloquente. Auguste Brancart fut arrêté, à

Bruxelles, en 1885, en possession de quelque trois mille ouvrages cochons. Poulet-Malassis (qui fut, par la suite, surnommé « Coco mal perché ») et Eugène de Broise publièrent l'édition originale des *Fleurs du mal* à mille trois cents exemplaires. En 1864, Baudelaire rejoint Poulet-Malassis en Belgique, où celui-ci s'est réfugié et aurait réédité, dès 1858, les poèmes condamnés.

Citons encore le libraire-éditeur Henry Kistmaeckers. Anticlérical de premier ordre, il connut, entre 1876 et 1911, la prospérité du libraire sulfureux, puis les procès à foison, la fuite de sa Belgique natale, sans oublier le piratage récurrent de ses confrères.

La liste est sans fin de ceux dont Coppens a suivi les pas, trafiquant depuis Bruxelles et à travers toute l'Europe ces livres si envoûtants qu'ils conduisent les amateurs aux situations les plus inattendues. *Mémoires d'un libraire pornographe* demeure un témoignage de qualité aussi bien qu'un récit enlevé où les plus grands maniaques deviennent, par le talent de leur portraitiste, de sympathiques bibliomanes. Puisse-t-il faire à nouveau naître quelque onze mille vocations !

EMMANUEL PIERRAT

Avocat, écrivain et collectionneur

MÉMOIRES
D'UN LIBRAIRE
PORNOGRAPHE

Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'éditeur.

Un

Paradoxe bien connu : les hommes dont la virilité ne fait pourtant aucun doute sont tout prêts à payer, au prix fort, des ouvrages de littérature érotique et pornographique, alors même que, dans bien des cas, ils disposent sous leur toit, et sans bourse délier, d'une femme en chair et en os. On a avancé bien des théories pour expliquer cette contradiction, elles contiennent à peu près toutes une part de vérité.

Autrefois, la fascination exercée par l'érotisme s'expliquait par la relative timidité sexuelle des femmes en regard des exigences de leurs partenaires. Mais l'heure de l'émancipation a sonné, aussi bien dans l'alcôve que dans l'isoloir. Comme à l'époque de la Grande Catherine* et de Messa-

* Catherine II (1729-1796), impératrice de Russie dont le mari, Pierre III, menaça de la répudier en raison de ses mœurs dissolues.

line*, les appétits de la femme ont désormais atteint un degré tel qu'ils dépassent les ressources sexuelles masculines, limitées par la nature. Ce qui épaissit plus encore le mystère de cette recherche persistante d'érotisme. En effet, on pourrait se demander pourquoi, alors qu'il n'est déjà pas de taille à affronter la réalité, l'homme se complaît dans les débordements purement imaginaires de la pornographie.

Un psychiatre pourrait fort bien répondre que l'attrait majeur de tout ouvrage érotique tient à la perfection absolue des scènes sexuelles qui le constituent. Sur le papier, l'acte n'est pas plus tôt pensé qu'il est déjà pleinement réalisé. Les femmes y sont toujours zélées sexuellement, invariablement séduisantes et désirables, et ont par ailleurs le pouvoir de faire de l'accouplement une œuvre d'art. La déception qui accompagne le plaisir post-coïtal de l'homme ne saurait exister dans cet univers idéalisé. Sans compter que toutes les attentes, toutes les déviations, si bizarres soient-elles, y sont accueillies et satisfaites sans la moindre hésitation.

C'est un fait que la littérature érotique ne s'embarrasse pas des limites et des obstacles propres au

* Femme de Claude I^{er}, Messaline (c. 25-48) fut une impératrice romaine célèbre pour sa vie de débauche, qui conduisit son mari à la faire exécuter.

monde réel. Même après avoir été prise par plusieurs hommes par tous les orifices possibles, l'héroïne du roman érotique reste pure, désirable, et plus que jamais prête à de nouveaux ébats. Effectivement, c'est là une situation idéale. Il est, bien sûr, un autre facteur majeur : une grande partie de la littérature érotique est consacrée à des perversions bien précises, indispensables à la jouissance de certains individus qui, bien souvent, ne peuvent trouver de partenaires partageant leurs goûts ou disposés à s'y soumettre. Mais on ne doit cependant pas oublier qu'aujourd'hui, la plupart des femmes se rendent parfaitement compte que leur émancipation dépasse leur propre plaisir. Même si elles n'apprécient pas particulièrement les curieuses aspirations de leur amant, elles réalisent pleinement qu'il est de leur devoir de les assouvir.

La réponse du psychiatre semble donc incomplète, mais peut-être nous rapprocherons-nous de la vérité en posant un deuxième paradoxe : les capacités sexuelles de l'homme sont limitées comparées à l'infini de ses désirs. Le psychiatre ne souligne généralement pas l'importance de ces appétits, qui sont pourtant devenus à l'heure actuelle le leitmotiv des ouvrages érotiques et pornographiques. La femme, pour de simples raisons physiologiques, peut connaître de multiples orgasmes,

ce qui n'est pas le cas de l'homme. En ce qui le concerne, le désir sexuel est de loin supérieur à l'acte lui-même.

La majorité des hommes sont déçus dans leurs espérances, et je pense que cette frustration explique la constante popularité de la littérature érotique. Là, au moins, le héros est digne de ce nom, car il ne faillit jamais. Dans les dernières pages du roman, il ne manque pas de lancer un regard de mépris sur les corps souillés de ses victimes féminines qui, épuisées, demandent grâce. Que ces malheureuses créatures puissent encore marcher me surprendra toujours.

Il semble que l'homme dissipe le désenchantement dans lequel il est plongé après avoir atteint le plus haut point du désir sexuel en s'identifiant aux héros infatigables des romans érotiques. L'émancipation de la femme a peut-être aussi contribué à refouler l'agressivité instinctive de l'homme. À la lecture d'un ouvrage érotique, il peut cesser d'être l'homme tranquille et rangé pour redevenir ce qu'il fut et rêve d'être à nouveau : un fumier brutal et égoïste en proie à ses instincts sexuels. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que la pornographie peut rendre un homme viril, mais je pense sincèrement que les auteurs et les éditeurs d'érotisme remplissent une fonction sociale essentielle.

J'ai toujours été étonné que la plupart des acheteurs de livres érotiques considèrent que celui qui satisfait leurs goûts appartient à un monde insolite et clandestin où règne le vice. Il s'agit là d'un mythe. J'ai été durant vingt ans dans le commerce du livre et je peux affirmer que parmi les centaines de marchands que j'ai connus, très peu d'entre eux étaient aussi dépravés que leurs clients voulaient bien le croire.

Ce fut au cours de mon deuxième voyage à Paris, en 1948, que j'eus l'occasion de rencontrer pour la première fois l'un des membres de cette minorité coupable, et que je vécus par hasard une aventure fort divertissante. Comme beaucoup de jeunes gens, je ressentais le besoin d'une vie meilleure, que je croyais pouvoir atteindre grâce à l'exemple de sainte Thérèse d'Ávila, et plus précisément de son livre *Chemin de la perfection*. Sainte Thérèse avait appartenu à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont les couvents principaux se trouvent en France. J'avais donc décidé de m'y rendre afin d'obtenir des carmélites une meilleure compréhension de ses enseignements.

J'avais fort peu d'argent à mon arrivée à Paris et me mis en quête d'un hôtel bon marché. Mes recherches prirent fin au coin du boulevard Sébastopol et de l'une de ces rues étroites où des fem-

mes exercent le plus vieux commerce du monde. La chambre n'était pas chère, la table excellente et d'un prix abordable. Il ne m'était pas venu à l'esprit que cet établissement put être aussi le lieu de rendez-vous attiré des filles entr'aperçues dans la ruelle. Le seul véritable inconvénient de ma chambre était que j'en partageais l'entrée avec celle d'à côté, et que la seule façon d'accéder à cette dernière était de traverser la mienne. Toutefois, comme mon voisinage s'avéra être une vigoureuse Noire originaire de la Martinique, cet inconvénient n'en fut pas un. J'acceptai de bonne grâce qu'elle traversât ma chambre avec ses clients, et elle ne manqua jamais de me lancer un très amical « Bonjour », ou, selon l'heure, « Bonne nuit, monsieur », à chacun de ses passages.

Un soir, cependant, son client était si saoul qu'elle dut littéralement le traîner dans sa chambre.

– Je vous en prie, monsieur, lui murmura-t-elle poliment. C'est difficile parfois.

Je marmonnai quelque chose, me retournai dans mon lit et essayai de me rendormir. J'allai m'assoupir lorsque j'entendis la porte se rouvrir doucement. Une main fraîche effleura ma joue et souleva la couverture.

– Je ne vous embarrasse pas ? murmura la Martiniquaise d'une voix rauque.

– Mais non, répliquai-je, et même aujourd'hui, pour dire vrai, je ne peux imaginer de réponse mieux appropriée.

– Vous savez, dit-elle, mon client m'a retenue pour toute la nuit, mais il est si saoul que je ne pense pas qu'il se réveillera avant demain matin.

Et pour comble de malheur, cet homme ronflait si bruyamment que la pauvre fille aurait été incapable de dormir.

– Je ne vous embarrasse pas ? répéta-t-elle.

Je n'étais pas le moins du monde ennuyé, bien au contraire. Et si elle n'avait que peu de conversation, sa technique amoureuse, en revanche, était des plus riches et des plus inventives. Ses gestes étaient langoureux et, comme souvent les Noires, elle se lovait et ondulait tel un serpent. Je sortis anéanti mais exalté de cette rencontre imprévue.

Le lendemain matin, alors que je prenais mon petit-déjeuner, mon regard se posa, de l'autre côté de la rue, sur une enseigne qui portait l'inscription *Librairie-Éditions* suivie du nom d'un homme qui mérite certainement de figurer parmi les marchands de livres érotiques dont la vie est l'illustration concrète des ouvrages qu'ils vendent. Comme il est toujours en vie et exerce encore son métier, je l'appellerai simplement Leclercq.

Dès que j'eus terminé mon chocolat et mes croissants, je me rendis à sa boutique. Bien que je ne fusse pas encore, à l'époque, libraire de métier, j'avais déjà été contaminé par le virus du collectionneur. Et j'appartenais à cette race d'hommes qui ne peuvent résister à la vue d'une librairie, et qui toujours y pénètrent le souffle court, avec l'espoir de trouver la merveille que le destin a tout exprès mise de côté pour leur seul plaisir.

Le magasin était vide et j'appelai pour signaler ma présence. Leclercq lui-même se présenta à moi. Il avait alors quarante-cinq ans environ. Il me demanda poliment en quoi il pouvait m'être utile.

– Bonjour, monsieur, lui répondis-je. Je cherche des livres anciens et modernes, illustrés ou non, concernant l'érotisme.

L'homme me considéra un moment, puis, sans hésiter, me répondit dans un flamand très pur.

– Vous êtes hollandais ou belge. Il n'y a qu'un Hollandais ou un Belge pour parler un français aussi abominable.

J'éclatai de rire et lui avouai que j'étais effectivement belge.

– Beau pays, ajouta-t-il. Et vous avez trouvé votre Mecque. Entrez donc.

Je le suivis dans un vaste bureau à l'arrière de la boutique. Dans un coin, un garçon qui pouvait

avoir dix-huit ans faisait des colis d'une pile de livres amoncelés sur une immense table.

– Voici mon assistant, dit Leclercq, toujours en flamand. Ne faites pas attention à lui. Il ne parle que le français. J'ai bien peur que vous soyez arrivé à un mauvais moment, car j'ai une affaire très importante à régler dans un quart d'heure. Mais je veux tout d'abord vous montrer quelque chose.

Il me présenta deux valises dont l'une contenait des livres anciens. Je repérai immédiatement la très belle édition que Liseux réalisa du *Manuel d'érotologie* de Forberg, magnifiquement illustrée de scène obscènes à la manière de Giulio Romano*, représentant toutes les positions imaginables de la fornication et des jeux de l'amour.

– Un ouvrage très utile, fit remarquer Leclercq. Je vous le mets de côté.

Tout en parcourant le reste des livres qui se trouvaient dans la valise, je réfléchissais à ma situation financière. Les carmélites me feraient-elles payer mon séjour chez elles ? Pendant ce temps, Leclercq s'affairait à ouvrir la seconde valise dont il sortit de

* Ouvrage du philosophe et philologue allemand Friedrich Karl Forberg (1770-1848) publié par Isidore Liseux (1835-1894), éditeur de nombreux textes érotiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles ; Giulio Romano (c. 1499-1546), artiste maniériste italien, fut l'élève de Raphaël.

nombreuses photos pornographiques et quelques films.

– Je préfère les livres, lui dis-je, en montrant celui de Forberg.

– Il faut de tout pour faire un monde, répliqua-t-il, puis, tapotant sur la seconde valise, il poursuivit : voilà pourtant ce qui rapporte. Mon Dieu, s'il me fallait compter sur des clients comme vous pour vivre, il y a longtemps que je serais mort de faim, monsieur. Bon, puisque vous êtes un compatriote, je vous fais un prix. Je vous le cède pour dix mille francs.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Il s'agissait d'une édition très rare qui serait facilement montée à soixante-dix mille francs dans n'importe quelle vente aux enchères. Mais l'ironie du sort voulait qu'à cette époque, ces maigres dix mille francs fussent pour moi une somme très importante.

Je feignais de parcourir les autres livres pour me donner le temps de prendre une décision, lorsque soudain la porte s'ouvrit sur une toute petite Vietnamiennne.

– Bonjour, chérie, lui dit Leclercq. Tu es en retard, nous n'avons plus qu'une heure et demie désormais.

Puis, se tournant vers moi :

– Voici monsieur...

– Coppens, ajoutai-je.

– Monsieur Coppens, l'un de mes clients belges. Tout au moins, j'espère qu'il le deviendra. Voulez-vous continuer de jeter un œil à ces livres, monsieur ?

Leclercq avait tout de suite compris quel type de client j'étais, de ceux dont le regard s'attache à une pièce de collection, s'imprégnant petit à petit de la beauté de l'objet, en évaluant le prix et la rareté, jusqu'à ne plus pouvoir s'en séparer.

Je me persuadai que les carmélites ne pouvaient décemment pas me faire payer leur hospitalité, et je repris brusquement mes esprits en entendant Leclercq me dire :

– Vous permettez ? J'en ai pour un instant.

Et il me prit le Forberg des mains.

Je protestai :

– Mais je comptais l'acheter.

– Bien sûr, à ce prix, qui s'en priverait ? Je vous l'emprunte quelques minutes.

Puis, se tournant vers le jeune homme et s'adressant à lui en français :

– Débarrasse la table, Henri. Je vais en avoir besoin.

Le jeune garçon obéit en soupirant et commença à ranger des livres. Après avoir dégagé aux deux tiers la table, il retourna à ses occupations.